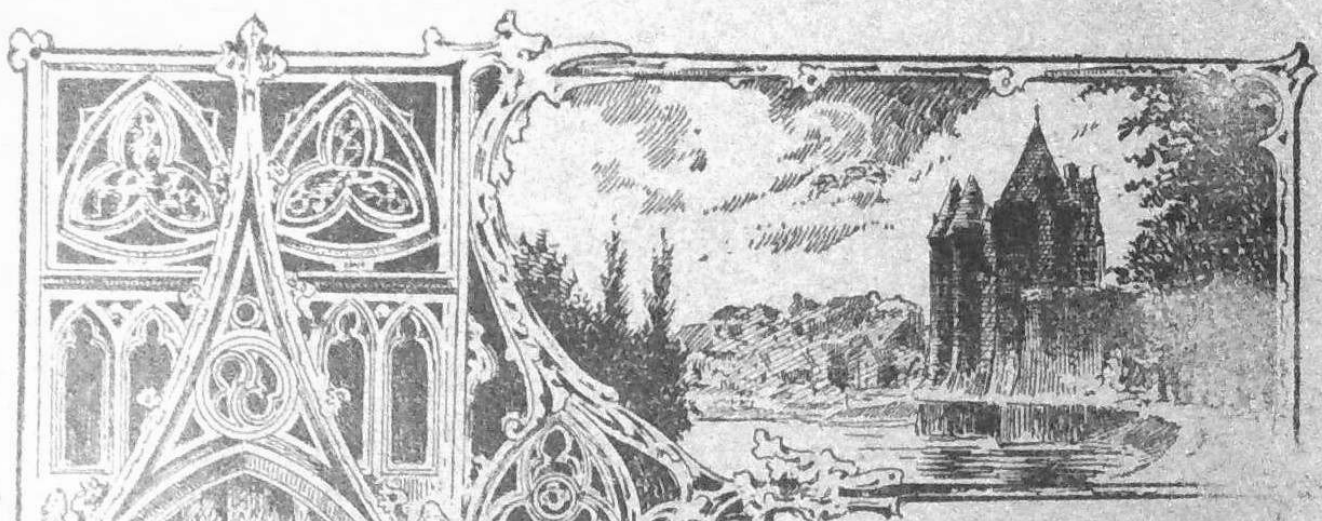


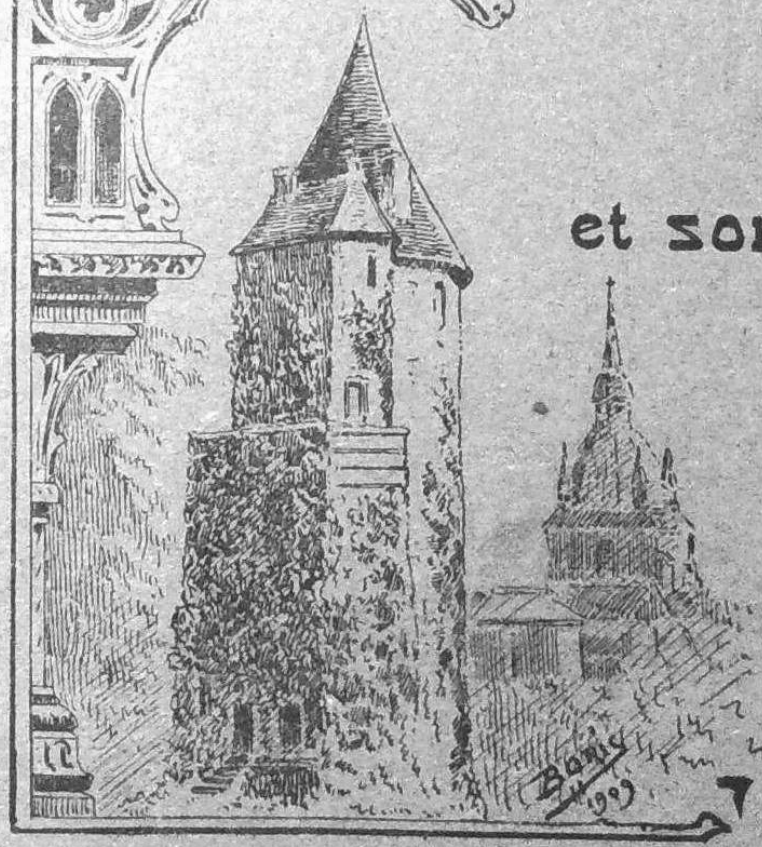
Jules LE FALHER

JOSSELIN

son Pèlerinage

et son Château

NOUVELLE ÉDITION



JOSSELIN
LIBRAIRIE SIMON, PLACE NOTRE-DAME

FÊTES PRINCIPALES DU PÈLERINAGE :

1. — Le 2e Dimanche après Pâques, *La fête de la Découverte de la Statue de Notre Dame.*
2. — Le Dimanche et le Lundi de la Pentecôte, *Le Pardon traditionnel.*
3. — Le 15 Août, *La Fête Patronale.*
4. — Le 8 Septembre, *L'Anniversaire du Couronnement, qui est devenu la grande Fête du Pèlerinage.*

INVOCATIONS A NOTRE-DAME DU RONCIER

Notre-Dame du Roncier, priez pour nous.
Vous êtes la Mère de Dieu et la dispensatrice de ses grâces.
Vous êtes la Reine du Ciel et de la terre.
Vous êtes la joie du Paradis.
Vous êtes notre Mère et notre espoir.
Vous êtes notre refuge et notre défense.
Nous voulons être vos serviteurs.
Dans nos peines et nos découragements.
Si nous avons le malheur de pécher ou de nous relâcher dans le service de votre divin Fils.
Pour accomplir fidèlement nos devoirs d'état.
Pour conserver la pureté.
Pour acquérir l'humilité.
Pour nous soumettre sans murmures aux desseins de la divine Providence.
Quand nous serons contrariés et humiliés.
Pour obtenir la conversion de ceux qui nous sont chers.
Pour obtenir le soulagement et la guérison de nos malades.
Aux approches de la mort et à notre dernier soupir.
En tous temps et en tous lieux.

Venez à notre aide.

PRIÈRE A NOTRE-DAME DU RONCIER

O Notre Dame, qui, pour augmenter notre confiance en vous, avez autrefois manifesté votre image à un pieux laboureur sur la colline de Josselin, rose mystique, lys entre les épines, protégez l'Église et la France, gardez avec votre Mère la foi de la Bretagne, soyez secourable à tous ceux qui vous invoquent ; faites enfin, par votre puissante intercession, que la grâce divine porte ses fruits dans nos âmes et qu'elle n'y soit jamais étouffée par les ronces du péché. Ainsi soit-il.

Jules LE FALHER

JOSSELIN

son Pèlerinage et son Château

NOUVELLE ÉDITION

JOSSELIN
LIBRAIRIE SIMON, PLACE NOTRE-DAME.

Ce petit livre est divisé en deux parties :

1° L'Histoire de **N.-D. du Roncier,**

2° L'Histoire du **Château de Josselin.**

Le lecteur y trouvera, d'une façon résumée, l'exposé clair et simple des événements qui ont rendu célèbres et le grand pèlerinage et le superbe château breton.

Deux motifs les ont fait associer ici : le premier, c'est qu'historiquement ils sont inséparables, et le second, c'est que le voyageur désire toujours les bien connaître tous les deux.

J. F.

Nil obstat :

Vannes, 3 Juin 1909

DIEULANGARD, *Vic. gén.*

PREMIERE PARTIE

Le Pèlerinage de Notre-Dame du Roncier

LA LÉGENDE

Légende de N.-D. du Roncier. - Sa conformité avec les données de l'histoire. - Les premières chapelles.

Le pèlerinage de Notre-Dame du Roncier rencontre, comme beaucoup d'autres, « une légende » à son origine. Ce n'est point là un terme irrespectueux qui évoquerait l'idée de conte fantastique, mais la désignation d'un fait précédant l'histoire, gardé par la tradition, et que, faute de documents écrits, la critique ne peut contrôler.

Or cette tradition fut consignée pour la première fois par un Carme du Prieuré de Josselin, le P. Isaac de Jésus-Maria, dans l'histoire du pèlerinage qu'il a écrite. Le titre d'ailleurs en est fort bien choisi : *Le lys fleurissant au milieu des épines, ou Notre-Dame du Roncier triomphant dans la ville de Josselin ;* la date de la publication est 1666 (1).

Voici le récit qu'il en donne :

« Longtemps avant que la ville de Josselin fut bastie « comme la supérieure du comté de Porhouët... il arriva « qu'un laboureur cultivant la terre où est maintenant l'église « Nostre-Dame, et coupant des ronces avec un faucillon

(1) Le *Prieuré des Carmes* fut établi en 1625 dans les bâtiments qui forment aujourd'hui la *Maison de Retraite*.
C'était le 10 février 1638 que fut promulgué le vœu de Louis XIII, consacrant son royaume à N.-D. La piété mariale en reçut une vive impulsion et le P. Isaac voulut sans doute y contribuer pour sa part en publiant sa brochure.

« que l'on voit aujourd'huy suspendu dans la voûte de l'autel,
« il fit l'heureuse rencontre d'une image de Nostre-Dame
« dans un lieu rempli de ronces, d'où vient qu'elle est
« nommée Nostre-Dame du Roncier. »

Le P. Isaac ne dit rien de plus, ce qui laisse sa légende courte, sans enluminures, sans couleur locale, avec seulement un fond qui se retrouve en plusieurs autres pèlerinages, par exemple à *Rostrenen*, dont la Vierge est aussi appelée *N.-D. du Roncier*, et quelquefois même la *Sœur de la Vierge de Josselin*.

Au reste, il n'y a rien que de très vraisemblable dans ce récit traditionnel.

Il nous ramène en arrière de mille ans, à la fin du VIII[e] ou au commencement du IX[e] siècle.

Or durant les cent années qui avaient précédé, les bandes franques parties de Rennes, et après elles les pirates normands, venus de la Vilaine et de la Loire, ravagèrent la Bretagne, sans que même l'intérieur, couvert par l'immense forêt de Brékilien, échappât à leurs dévastations (1).

Existait-il alors sur les flancs de la vallée de l'Oût, comme le raconte Ogée, une chapelle dédiée à saint Léger d'Autun ? Qui avait bâti cette chapelle en plein bois ? Est-ce saint Gobrien vivant en ermite dans le voisinage, ou quelque solitaire franc ou breton dévot à l'évêque martyr ? La chapelle ne renfermait-elle pas une statue de la Très Sainte Vierge et n'aurait-elle pas été détruite par les envahisseurs ? (2)

Tout cela est fort possible, et alors se comprend la légende du paysan travaillant dans des ruines, de la résurrection de

(1) Il est à remarquer que c'est à la même période historique qu'il faut faire remonter la destruction de la *chapelle primitive de Sainte-Anne d'Auray*. Dans l'apparition du 25 juillet 1624, la Sainte disait à Nicolazic que son premier oratoire avait été détruit en l'an 700.

(2) La tradition qui affirme qu'en ces lieux il exista une chapelle

l'image enfouie parmi les ronces, et du respect dont on l'entoura immédiatement.

Car le laboureur, dont le nom est inconnu, aurait transporté dans sa maison l'image qui d'elle-même revenait au lieu de sa découverte : une fois, puis plusieurs fois encore, le prodige se serait renouvelé, jusqu'à ce qu'un prêtre du voisinage, l'ayant enfin prise sous sa garde (1), eût obtenu de l'évêque d'Aleth (2) l'autorisation de lui rendre un culte. Alors avec

dédiée à saint Léger n'est appuyée sur rien de documentaire. Mais à supposer qu'elle fût bien établie, il resterait à chercher comment le culte de saint Léger avait été introduit dans ce coin perdu de la forêt centrale bretonne. Deux hypothèses se présentent : ou bien il aurait été apporté par SAINT GOBRIEN, ou bien PAR UN MOINE SOLITAIRE BRETON OU FRANC. SAINT GOBRIEN, évêque de Vannes, démissionna en 717, et vint s'enfouir dans la solitude de la vallée de l'Out, en un lieu qui porte aujourd'hui son nom dans la paroisse de *Saint-Servan*. Il paraît qu'il aurait assisté en France à un concile, où il aurait pu entendre parler du martyr d'Autun.

La seconde opinion est aussi vraisemblable que la première, mais ne l'est pas davantage. Mieux vaut retenir ceci, à savoir que le christianisme avait depuis longtemps, et au moins avec les émigrés bretons des VI et VII[e] siècles, pénétré dans le Porhoët. Ainsi par exemple S. JUDICAËL (615-640), qui fut un des rois de *Domnonée*, avait-il une de ses demeures principales à Mohon, s'il faut en croire La Borderie ; ainsi encore et suivant le *Cartulaire de Redon*, la vallée de l'Out dans la paroisse de *Giliac*, (plus tard Glac ou Guillac) était-elle christianisée au commencement du IX[e] siècle.

On pourrait se demander à quelle paroisse appartenait l'oratoire primitif de N.-D. du Roncier, à Guillac ou à Lanouée ? Mais que ce fut à Guillac ou à Lanouée, il était en terrain breton, car tous les noms du pays au IX[e] siècle et bien plus tard au XI[e] siècle étaient bretons encore.

(1) La légende de la statue revenant d'elle-même à la place de sa découverte se retrouve dans un grand nombre de pèlerinages.

Quel était ce prêtre ? Si le territoire de Josselin dépendait alors de *Giliac*, ce prêtre était peut-être celui qu'on appelle maintenant le recteur et qu'on appelait alors « *presbyter plebis, le prêtre du plou* ». Or pendant le IX[e] siècle on en connaît trois à Giliac : *Iarnbiten* de 816 à 835, *Sulcomin* de 835 à 870, *Woloican* jusqu'à 895.

(2) Aleth, Saint-Malo. La partie du diocèse de Vannes située sur la rive gauche de l'Out, depuis son confluent avec le Lié jusqu'à la limite méridionale de Caro, appartenait au diocèse de Saint-Malo et ne fut rattachée à celui de Vannes qu'à l'époque du Concordat. La ville de Josselin, séparée en deux par la rivière, faisait donc

des branches et des feuilles d'arbres les habitants de la forêt élevèrent la **première chapelle de Notre-Dame** du Roncier.

Mais le paysan avait une fille aveugle-née, qui, en priant devant la sainte image, trouva miraculeusement la vue ; et le prodige s'étant répandu au loin dans « le pays à travers bois » (1), les chrétiens de ce temps-là accoururent pour voir, et les offrandes qu'ils laissaient permirent bientôt d'élever une autre demeure à la Vierge trouvée dans les ronces.

Ce fut la **seconde chapelle** de Notre-Dame du Roncier: elle était toute en bois, et pauvre comme les pauvres habitants de Brékilien.

---

partie de Saint-Malo, sauf son faubourg de Sainte-Croix, qui était en Vannes.

(1) C'est la traduction du mot breton *Poutrecoet* ou *Porhoët*. Ce mot se prend en deux sens : *féodalement*, le Porhoët désigne un pays situé sur les deux rives de l'Out et relevant de la seigneurie de Porhoët dont la capitale était Josselin ; *ecclésiastiquement*, le Porhoët, ou plutôt le doyenné de Porhoët, était tout entier en Vannes avec son chef-lieu à Saint-Servan.

LA PÉRIODE HISTORIQUE

CHAPITRE I

Guéthenoc et l'église romane. - Olivier de Clisson et l'église ogivale. - Guerre de Cent Ans.

La misérable cabane tint debout pendant longtemps, pendant un siècle ou à peu près.

Mais voilà qu'aux environs *de l'an mille*, il parut un grand seigneur dans le pays, qui voulut se bâtir un château sur les rochers escarpés de l'Oût. Ce grand seigneur se nommait **Guéthenoc,** puissant, riche, foncièrement chrétien, et, parce qu'il ne lui convenait pas de se loger en roi quand la Vierge de la chapelle voisine était logée en pauvresse. Guéthenoc près de sa demeure nouvelle édifia sans retard le premier sanctuaire digne de Notre-Dame du Roncier.

Cette **troisième chapelle** était romane, avec ses colonnes trapues aux chapiteaux fantastiques qui tiennent encore debout dans le chœur d'aujourd'hui (1).

Ainsi donc l'église et le château ont grandi en même temps ; la population se groupe tout près de l'un et de l'autre, une petite ville se forme à laquelle **Josselin I,** fils de Guéthenoc, donne son nom, et, comme un rayonnement autour du sanc-

---

(1) Ces colonnes romanes sont-elles à leur place primitive ou ont-elles été transportées là à une époque de restauration, par exemple au XV[e] siècle ou au XVI[e] ? Quelle était la forme de l'église de Guéthenoc, et le chœur se trouvait-il où maintenant il se trouve ? autant de problèmes insolubles.

Le *grand carré central*, qui est du roman de transition, date d'une époque plus rapprochée. Il ne serait peut-être pas trop téméraire de penser qu'il est de la fin du XII[e] siècle, du relèvement de Josselin après sa destruction par Henri II d'Angleterre en 1168 et 1171. D'ailleurs l'église Saint-Martin est de la même époque et aussi Sainte-Croix, sauf sa tour qui est plus ancienne.

tuaire nouveau, la chrétienne famille multiplie les fondations religieuses. En 1030, c'est *Josselin I* qui bâtit le **Prieuré de Sainte-Croix** pour les moines de Redon (1) ; en 1105, c'est *Josselin II* qui construisit **celui de Saint-Martin** pour ceux de Marmoutiers (2). **L'abbaye de Saint-Jean-des-Prés** est un peu moins ancienne (3). **Le Prieuré de Saint-Nicolas** appartint aux moines de Rhuys.

Vint le XII[e] siècle et la *guerre* avec les Plantagenets d'Angleterre. *Eudon II de Porhoët* y fut le champion de la nationalité bretonne contre l'étranger. Henri II s'empara deux fois de son château de Josselin en 1168 à 1171, le détruisit, brûla et rasa la ville et emmena tous ses habitants en captivité. Est-ce que le sanctuaire élevé par Guéthenoc échappa à l'universelle ruine et dans quelle mesure, il est impossible de le dire, comme on ignore aussi le sort qu'il subit pendant la *Guerre de Cent Ans* durant les sièges que la cité eut à soutenir.

Mais à la fin du XIV[e] siècle, au mois de mai 1370, **Olivier de Clisson** ayant échangé ses terres de Normandie pour

---

A vrai dire, il ne resterait donc de Guéthenoc, outre les deux piliers du chœur, que les murs aussi du chœur. Une fenêtre romane curieuse se voit de l'extérieur au-dessus de la sacristie.

(1) Ce prieuré portait le nom de *Sainte-Croix et des SS. Martyrs Corneille et Cyprien*. Il fut donné à Pérennès, abbé de Redon, qui vint à Sainte-Croix même pour en recevoir la donation avec celle de plusieurs terres du Porhoët (Cf. Le Mené). Aliénor de Léon, femme d'Eudon, vicomte de Porhoët, y fut inhumée en 1092 par Morvan évêque de Vannes (Cf. idem).

(2) Sainte-Croix et Saint-Martin étaient prieurés bénédictins. Les moines de Saint-Martin construisirent *intra muros* le PRIEURÉ DE SAINT-MICHEL dans le but de s'y réfugier en cas de guerre ; il n'en reste plus que des ruines aujourd'hui classées, bien tardivement. Il faut en dire autant de l'église de Saint-Martin, dont la nef actuelle formait le transept. On y voit encore trois absidioles de l'époque. La grande nef disparue s'étendait dans la direction de l'ouest ; des bouts de muraille extérieure l'indiquent encore. Faut-il croire qu'Eudon II de Porhoët y fût enterré et que l'enfeu qui se voit dans une absidiole soit le sien ?

(3) Les uns l'attribuent à Eudon II qui fonda aussi Lantenac, près de la Chèze, les autres à Henri II d'Angleterre.

le vicomté de Porhoët avec Pierre et Robert d'Alençon, le *boucher des Anglais* devint par ce fait le maître de Josselin. Or, le dur Clisson se fit à la fin de ses jours un zélé serviteur de la Sainte Vierge, et, soit pour réparer les injures du temps ou de la guerre, soit tout simplement par piété et dans le but unique d'embellir un sanctuaire qu'il aimait, il l'entreprit de restaurer ce qui tenait encore de l'église romane. En même temps il transformait son château, et ainsi, nouveau Guéthenoc, peut-être sans le savoir, il menait à la fois et son œuvre personnelle et celle de Notre-Dame du Roncier.

En 1400, *Clisson* refait le chœur qu'il semble avoir trouvé trop petit, y ajoute la chapelle Sainte-Marguerite richement ornée de peintures et de sculptures (1), de sorte que le roman de Guéthenoc s'efface peu à peu sous le style ogival de la nouvelle époque (2).

Il disparut bientôt presque tout entier, car la reconstruction se poursuivit suivant l'impulsion qu'avait donnée le Connétable

---

(1) LA CHAPELLE SAINTE-MARGUERITE rappelle le nom de la seconde épouse de Clisson, Marguerite de Rohan. Le Connétable la fit orner de peintures murales à la détrempe qui représentaient : la *Victoire de sainte Marguerite sur le dragon, l'Entrée des Rois Mages à Bethléem, la Flagellation* et le *Château de Josselin* tel que Clisson songeait à le transformer. Une *litre* chargée de M couronnées, initiale de son épouse et portant sa devise à lui-même. *Pour ce qu'il me plest*, entourait les panneaux. — Cette chapelle touchait au chœur. Le Connétable l'en sépara par un fin grillage en granit derrière lequel il se plaçait avec son épouse pour assister aux offices de l'église. Ce grillage, véritable dentelle de pierre, est formé de deux arceaux séparés par une colonnette : l'*M* de Marguerite de Rohan surmonte l'un, la fleur de lys de Clisson surmonte l'autre, indiquant la place de chacun. L'arceau qui porte un M, par une pensée gracieuse de l'artiste, représente les pétales ouverts d'une marguerite.

(2) Le Connétable de Clisson mourut à Josselin en 1407, en comblant de ses générosités l'église qu'il avait tant contribué à embellir et en ordonnant d'y déposer ses restes à côté des restes de son épouse. — *Le tombeau* qu'on lui éleva au XV[e] siècle est un superbe mausolée de marbre noir avec statues et statuettes aussi de marbre, mais blanc. Le Connétable et son épouse y sont représentés couchés, la tête appuyée sur un coussin ; Clisson armé,

table : la grande nef et les bas-côtés sont de 1461 à 1470 (2) et la chapelle Sainte-Catherine, qui acheva le chœur, fut terminée en 1491 (1).

C'est l'église actuelle de N.-D. du Roncier, la 4e **de son histoire,** qui, venue lentement au monde, par étapes successives largement espacées, n'en est pas moins une des plus remarquables de la province entière.

---

et à ses pieds, un lion, symbole de la force, Marguerite de Rohan vêtue comme les femmes nobles de son temps, c'est-à-dire coiffée de *l'escoffion* et recouverte de la *cotte hardie* et du *surcot* fourré d'hermines : à ses pieds une levrette et ses petits, symbole de la fidélité.

Ce tombeau qui ressemble à celui de François II à Nantes et pourrait être l'œuvre du même statuaire, Michel Colomb, fut gravement endommagé pendant la Révolution ; les ossements qu'il renfermait durent être jetés au vent et plus tard on n'y trouva que des débris d'un banquet sacrilège. Une restauration incomplète en a été tentée en 1856. L'inscription suivante est gravée en lettres gothiques tout autour de la table de marbre.

Cy gist noble et puissant Seigneur, Monseigneur Olivier de Clisson, jadis Connétable de France, Seigneur de Clisson, de Porhoët, de Belleville et de la Garnache, qui trépassa en Avril le jour Saint-Jorge, l'an MCCCC et VII. Priez Dieu pour son âme. Amen.

Placé à l'origine au milieu du chœur sur les dalles funéraires qui portent le nom de Clisson et de Marguerite de Rohan, réédifié en 1858 dans la chapelle de Sainte-Catherine, il a été transféré dans la chapelle Sainte-Marguerite en 1893.

(2) Voir les inscriptions extérieures sur les arcs-boutants de chaque côté de la grande porte.

Du côté méridional l'inscription est accompagnée d'armoiries qui sont celles de Jean de la Bouëre, abbé de Saint-Jean-des-Prés (1452... ?). Il aurait possédé en ce temps-là cette partie de l'église qu'il aurait reconstruite.

(1) La chapelle Sainte-Catherine servit d'enfeu à Anne de Rohan, épouse de Pierre de Rohan son cousin, fils du Maréchal de Gié. C'est pour ce motif qu'elle fut ornée d'une danse macabre sur litre noire : « Le Pape marchant en tête et traînant par la main des « rois, des évêques, des nobles et des hommes du peuple, squelettes recouverts d'habits et d'ornements qui les faisaient distinguer. « Elle allait le long d'un mur de cimetière sur lequel séchaient au « clair de lune des linceuls lavés par des lavandières de minuit ». Ces peintures tombaient de vétusté et disparurent vers le milieu du XIXe siècle. La chapelle Sainte-Catherine est celle où se vénère maintenant la statue de N.-D. du Roncier.

CHAPITRE II

Saint Vincent Ferrier. - Le Protestantisme et ses suites. - Renaissance religieuse.

La guerre de Cent Ans avait dépeuplé la Bretagne, le Protestantisme la déchristianisa.

Aux XIVe et XVe siècles, les étrangers de France et d'Angleterre, puis la peste (1), qui passa après eux, détruisirent villes et villages et rendirent partout les sillons à la lande. Sans doute ces dévastations ne se produisirent jamais sans une baisse profonde de la moralité publique, et l'époque de la guerre de Cent Ans n'est pas une des moins licencieuses de notre histoire, mais la mission providentielle de saint Vincent Ferrier, ménagée par Dieu dans ces temps-là, contribua beaucoup à la restauration religieuse et se continua encore longtemps après lui.

Saint Vincent Ferrier, répondant à l'appel d'Alain VIII, gendre et héritier de Clisson, parut à Josselin au mois d'avril 1418. Il logea chez les Bénédictins du Prieuré de Saint-Martin et prêcha une mission qui dura huit jours. Les églises n'étant pas assez grandes pour contenir la foule, le Saint dut se faire entendre sur la place de Saint-Martin et la tradition raconte que, parlant en espagnol, il se faisait comprendre dans les deux langues, française et bretonne. A la fin de la mission il fut reconduit en procession à la distance d'une lieue sur la route de Ploërmel (2).

---

(1) Peste de 1452 et 1453 qui emporta des familles sinon même des paroisses entières (Cf. Le Mené).

(2) Un miracle de saint Vincent Ferrier à Josselin : la cellule du saint missionnaire était toute lumineuse la nuit au Prieuré, bien

Ainsi donc les ruines matérielles et morales allaient disparaissant, quand une bourrasque plus violente que les autres s'abattit encore sur le pays. Je veux parler du **Protestantisme,** *au XVI^e siècle.*

Josselin s'y trouva exposée tout d'abord, parce qu'elle était fief des Rohan, et que les Rohan passés à l'hérésie luttaient en France par les armes et se livraient en Bretagne pour elle à un apostolat acharné. On les vit alors transplanter dans leurs domaines des familles étrangères imbues de l'erreur, et, à Josselin en particulier, tout une colonie de tisserands et de drapiers qu'ils avaient ramassés, croit-on, en Gascogne et dans les environs de Montauban. Alors les moines du Prieuré de Saint-Martin furent chassés, et leur chapelle désaffectée devint un temple hérétique ; il paraît même probable que Sainte-Croix pour un temps du moins eut à subir le même sort, 1560 (1).

Enfin la **Ligue** catholique eut le dessus et du Protestantisme, à Josselin, il ne resta plus bientôt que des sobriquets ; celui de *Calvin* (2) qu'on adresse toujours aux descendants des drapiers et celui de la *Huguenoterie* qui désigne encore leur établissement principal.

Il est à remarquer que durant toutes ces compétitions acharnées et sanglantes le sanctuaire de Notre-Dame du Roncier

---

qu'il n'y eut ni feu ni flambeau allumé. Prieur et religieux du couvent furent témoins du prodige, ainsi qu'Alain de Covennec et plusieurs de ses amis envoyés par Alain VIII pour s'en rendre compte.

(1) Il y eut deux synodes calvinistes à Josselin en juin 1563 et juillet 1583. Ce dernier se tint au château et on y élabora une ordonnance interdisant toutes sortes de danses (Cf. du Halgouet, *Le Porhoët*).

(2) Les drapiers ou *Calvins* se convertirent sans retard. Ils formèrent alors une corporation puissante à la tête de laquelle se trouvaient l'ABBÉ et deux syndics-jurés. Enrichis par le commerce, ils se sont appauvris quand l'industrie des draps disparut devant la concurrence étrangère dans la première moitié du XIX^e siècle ; aujourd'hui il n'en est plus question.

n'éprouva pas de trop grands dommages. On a bien raconté que Sébastien de Rosmadec y fit en 1589 caserner ses soldats, mais ce fait s'explique par une nécessité de guerre et ne suppose pas nécessairement une profanation, qui ne paraît avoir été ni dans l'esprit ni dans la volonté du chef royaliste (1).

Toutefois un grand mal avait été fait : le mépris de l'autorité et la haine du prêtre avaient grandi partout. Voilà pourquoi il fallut tout le XVII^e siècle avec son abondante floraison de saints hommes, et, dans ce pays en particulier du P. de Montfort, les grands travaux des Missions, et les œuvres de bienfaisance qui en résultaient, pour réparer de si profonds dommages.

A Josselin, ce fut l'établissement **des Carmes** en 1625, des **Ursulines,** 1639, des **Bénédictines** du Mont-Cassin, 1677 (2), des **Sœurs de la Providence de Saumur,** puis de la **Sagesse** à l'hôpital, 1786 (3). Cependant l'œuvre essentielle y fut en 1747 la création par *Augustine Pion* (4) de la maison des **Petites Écoles**

---

(1) Sébastien de Rosmadec assiégé dans Josselin dut se rendre aux troupes de la Ligue que commandait Saint-Laurent, célèbre lieutenant de Mercœur, 1590. Le prince de Dombes voulut reprendre la ville, mais il échoua le 2 mai 1590.

(2) En 1672 avait paru la « Confrayrie de la Charité » pour les pauvres malades dans le but « de leur administrer le boire et le manger nécessaires ».

(3) Il y a eu deux *hôpitaux* à Josselin : rue du *Val d'Out,* la dernière maison au coin, près du canal, est un reste de l'hôpital des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui fut surtout démoli lors de la canalisation de l'Out au commencement du siècle dernier, mais qui n'existait plus depuis longtemps comme hôpital. — *Rue de Saint-Jacques,* il en existait un autre, connu dès le XV^e siècle sous le nom d'hôpital Saint-Jacques, mais qui en réalité ne servit d'Hôtel-Dieu qu'à partir de 1728. Desservi d'abord par les sœurs de la Providence de Saumur, il le fut à partir de 1786 par les sœurs de la Sagesse.

(4) Il y a un syndic de ce nom en 1698 à Josselin — un procu-

charitables pour l'instruction des *Enfants pauvres* et les prédications de *Missions populaires*. Il en était donné une chaque mois, et, parce que tous les gens d'alentour y affluaient, on peut bien dire que rien autant que ces Retraites fermées n'a contribué au relèvement et au maintien de la foi dans le pays (1).

Dès lors sous l'impulsion d'influences si multipliées le pèlerinage de N.-D. du Roncier prend un essor sans cesse grandissant. Déjà, au milieu du XVII[e] siècle, le P. Isaac le constate avec joie, quand il énumère les aveugles guéris, les impotents recouvrant l'usage de leurs membres perclus, les agonisants et même les morts ressuscités, quand il parle avec un enthousiasme qu'il ne dissimule pas, des châsses, des vœux en cire, des anilles attachées aux parois de l'église « et qui sont autant de marques de guérisons miraculeuses » (2).

Tout cela prouve que le pèlerinage de Josselin était déjà fort suivi en 1666 ; mais voici qui va contribuer certainement plus que le reste à en répandre la réputation : ce sont les **aboyeuses.**

---

reur aussi en 1728 (peut-être est-ce le même) qui signe au procès-verbal des premières Aboyeuses. — L'œuvre d'Augustine Pion a été reprise en 1818 par *M. Caradec*, curé dans l'ancien couvent des Carmes où il fonda une *Maison de Retraites* qui est aussi une Maison d'Education de jeunes filles.

(1) Toutes ces œuvres ont subsisté jusqu'à la Révolution et tombèrent ensemble de 1790 à 1792.

(2) Le P. Isaac ne rapporte que des faits qui se sont produits de son temps et par conséquent en 1666 ou un peu auparavant, tous appuyés de témoignages des personnages les plus autorisés soit de la ville, soit du pays. Il cite la guérison de *Grégoire Guillemin*, un aveugle de la Ville aux Cernes, du diocèse de Saint-Brieuc, celle d'un autre aveugle *Mathurin Le Bret* du Helguy, en Augan — celle d'une petite paralytique, *Isabelle Le Lièvre*, de Tréfoué, en Mohon, celle d'un enfant agonisant, *Jean-Baptiste Guimari*.

CHAPITRE III

Les Aboyeuses. - Physionomie bretonne du Pardon.

Josselin est le grand pèlerinage des **Aboyeuses** (1).

Que sont-elles ? De pauvres femmes malades, atteintes d'une sorte d'épilepsie, compliquée de cris ressemblant à des aboiements, et qui sont guéries au baisement des reliques de Notre-Dame du Roncier.

L'étranger vient de très loin pour les voir et interroge avidement pour les connaître. *Leur histoire* d'ailleurs n'est pas si vieille qu'elle ne puisse être contée exactement avec l'appui de documents nettement scientifiques. La voici :

Au mois de novembre 1727, trois enfants du bourg de Camors, au diocèse de Vannes, un garçon Pierre et deux filles Louise et Michelle Le Palec, frères et sœurs, âgés respectivement de 8, 12 et 6 ans, furent frappés subitement d'un mal mystérieux : « ils tombaient par terre comme éva-« nouis, la bouche ouverte et criant en forme d'aboy comme « des chiens, ce qui leur durait quelquefois plus de deux « heures et tombaient plus de huit à dix fois chaque jour et « nuit ».

Cinq mois durant ils restèrent dans cet état. Mais un de leurs voisins, nommé Jean Le Gal, étant sur ces entrefaites

---

(1) Voir pour plus amples détails le travail publié par le P. Jules Falher sur les *Aboyeuses* dans le compte-rendu du Congrès Marial de Josselin en 1904. — Imp. Lafolye, 1904, Vannes.

On dit les Aboyeuses ; il y a eu cependant et il y a encore quelques cas d'*Aboyeurs*, mais très rares.

On dit les *Aboyeuses de Josselin* ; il y en a eu ailleurs. Ainsi par exemple on en a vu à Sainte-Anne d'Auray et on lira plus loin ce que je dis des Aboyeuses de N.-D. de Kerdroguen.

allé en pèlerinage à Notre-Dame du Roncier, rapporta de sa fontaine un peu d'eau, qui procura quelque soulagement aux pauvres petits.

Alors le père se décida à les conduire eux-mêmes aux pieds de la Sainte Vierge, et le 25 mai 1728, ils arrivaient à Josselin dans une lourde voiture que conduisait un paysan de chez eux, Jacques Le Gaudiec.

Toute la famille, suivant la mode de nos Pardons, fit le tour de l'église en récitant pieusement des prières : une messe fut dite pour les malades à l'autel de Notre Dame, elle y assista ; ensuite elle alla boire à la fontaine ; et elle franchissait de nouveau le seuil du béni sanctuaire, quand, ô merveille, les enfants se trouvèrent subitement guéris « comme s'ils n'avaient jamais eu aucun mal ».

Alors les cloches sonnent à toute volée, une procession s'organise de remerciements et d'action de grâces, et un procès-verbal signé des notables est rédigé pour consigner dans tous ses détails le fait extraordinaire qui vient de s'accomplir.

Telle est l'histoire des premières Aboyeuses de Josselin. Il est vraisemblable qu'il n'en existait pas avant celles-ci, puisque ni le P. Isaac n'en parle en 1666, ni le procès-verbal ne le relate en 1728. Il est certain qu'elles ont duré, puisqu'on en voit encore.

Cela explique pourquoi l'imagination populaire s'est frappée de l'évènement, et, ne se souciant pas d'une origine pourtant connue, lui en a inventé une supranaturelle. Elle a créé de toutes pièces la *légende des laveuses de Bignan*.

Je la donne ici telle qu'elle se raconte dans le peuple de Josselin (1) :

(1) Cf. Mme Brobant, *Ancienneté du pèlerinage de N.-D. du Roncier*. — Un fait digne de remarque, c'est qu'il n'y a jamais eu d'Aboyeuses josselinaises.

Au *doué* de Bignan des bonnes femmes plus bavardes que chrétiennes lavaient leur linge un jour de fête de la Vierge, un jour de fête non gardée ! Battoirs et langues menaient grand bruit. Une mendiante s'avance du chemin creux d'à côté, se traînant avec peine. Les plaisanteries éclatent avec des méchancetés et des injures ; la pauvresse passe, les laveuses rient ; même un chien qu'elles avaient là, mis en furie par elles, se précipite sur la miséreuse avec des aboiements mauvais. Mais, ô surprise, l'inconnue s'est arrêtée, ses loques tombent, elle resplendit maintenant comme un soleil et avec un regard sévère et une voix qui cingle : « Femmes, dit-elle, vous « seriez mieux à l'église qu'ici ; vous êtes méchantes, car vous « ne respectez pas même la mendicité. Eh bien ! vous serez « punies et vous aboîrez à l'avenir, vous et vos filles, comme « votre chien tout à l'heure aboyait après moi. » A ces mots la mendiante disparut, et les laveuses trop tard reconnaissaient en elle la Vierge Marie.

Cette légende ne se discute même pas, tout y est faux.

L'aboiement n'est pas une punition, ce n'est qu'une maladie à caractère mystérieux.

L'aboiement n'est pas une punition qui frappe ni à certains jours ni en certains lieux : ceux qui en sont victimes tombent sous ses coups partout et plusieurs fois par an.

L'aboiement n'est pas une tare héréditaire.

L'aboiement n'a aucune origine religieuse ; il n'est religieux que dans son résultat indéniable, maintes fois constaté et qui peut se constater encore, à savoir qu'il est guéri subitement par le baisement des reliques de Notre-Dame du Roncier (1).

Ce que l'histoire peut en retenir, c'est tout simplement

(1) Depuis le rétablissement du culte en 1801, les reliques que l'on fait baiser aux Aboyeuses sont celles de l'ancienne statue dont quelques débris avaient été sauvés en 1794. Enchâssées dans un

qu'il vient du pays bretonnant et que sa légende même y est placée ; et cela rappelle que le pèlerinage de Josselin était aux siècles passés un grand pèlerinage bretonnant. A quoi faut-il l'attribuer ? Sans doute au voisinage, à l'influence des Rohan en Basse-Bretagne et aux relations commerciales des drapiers avec Pontivy, Guémené, la Haute-Cornouaille et le Léon. En tous cas, il n'est pas niable qu'il eut ce caractère, et ce qui le prouve sans réplique, c'est l'emploi de la langue bretonne, aux fêtes de la Pentecôte, pour les quêtes qui se faisaient en l'église de Notre Dame ; il y a quarante ans, on y quêtait encore en breton.

D'ailleurs la seule physionomie propre qu'il possède bien, et qu'on n'étudie pas assez, est manifestement de Basse-Bretagne.

Il a ses mendiants, sa fontaine, ses dévotions de terroir, ses cierges, ses processions autour de l'église et de la statue, etc..., mais il a mieux que cela : il possède un territoire, un vrai territoire à lui que le peuple dénomme le « *Territoire de Notre Dame* ». Autour de la ville et dans des limites bien marquées que personne à Josselin n'ignore, une vaste bande de terrain existe qui porte ce nom, non pas à l'Est et au Nord pourtant, mais à l'Ouest et au Sud, c'est-à-dire dans la direction du pays bretonnant. Là aux jours de Pardons quand une Aboyeuse pénètre, elle entre en crise immédiatement ; du moins le peuple en est convaincu, tout à fait à tort du reste.

Or, et c'est sur quoi je veux surtout attirer l'attention, ce dernier trait se retrouve au petit pèlerinage de *Notre Dame*

reliquaire assez modeste, elles sont exposées à la vénération des fidèles en avant de la chapelle de N.-D. du Roncier, au premier pilier à droite, tout près de la table de communion. — Il est à noter que les malades sont aussi guéries en baisant la robe de la Vierge.

de Kerdroguen aujourd'hui dans la paroisse de Colpo (1) : et Kerdroguen, qui dans le temps passé posséda son « Territoire de Notre Dame », eut aussi ses Aboyeuses, et elles y trouvaient guérison. C'est seulement depuis quelques années, aux environs de 1868 et du couronnement de Notre-Dame du Roncier, que Josselin a monopolisé cette triste clientèle.

Le nombre des malades a beaucoup diminué.

(1) Kerdroguen faisait partie de l'ancienne paroisse de Saint-Jean-Brévelay et Saint-Jean-Brévelay était situé dans l'ancien Porhoët (Cf. du Halgouet. *Le Porhoët*).

CHAPITRE IV

Le Pèlerinage au XVII^e siècle.
Processions d'autrefois. - La Révolution.

Il semble bien que le Pèlerinage de Notre-Dame du Roncier ait suivi jusqu'à la fin du XVII^e siècle une marche ascendante.

En tous cas, il était riche à cette époque des offrandes qui y affluaient, de son calice énorme que l'on croit un don de Louis XIII (1), de la grande croix d'argent de 4 pieds de hauteur et de 36 marcs de poids (2), de son bourdon fameux que l'on entendait de plus de quatre lieues à la ronde (3), de ses terres et de ses rentes (4).

Ses Pardons étaient fréquentés comme les plus connus de Bretagne ; et de même qu'à Sainte-Anne et ailleurs, il arrivait

(1) Il était d'argent massif, pesait 18 marcs (2 kil. 1/2) avait 14 pouces de hauteur (38 cent. 78) avec une coupe d'un pied et demi de tour (50 cent.). Sa patène avait 3 pieds de tour (1 mètre). Sous le pied du calice on voyait les armes de France.

(2) Elle pesait 36 marcs (5 kilogs), avait aux bras 2 pieds de large (66 cent.), sa pomme avait 2 pieds de tour, le Christ un pied de hauteur. — Derrière le Christ l'image de N.-D. du Roncier. — Sur les bras, d'un côté les quatre Evangélistes et de l'autre leurs attributs.

(3) Cette cloche avait été payée par les nobles, les bourgeois et le peuple. La tradition a gardé ce souvenir que toutes les cordes en chanvre employées pour la monter se brisèrent et que les draniers tout seuls y réussirent avec une corde de laine. Le peuple l'appelait « *la grosse Marie* » et disait que les fondeurs y avaient gravé cette inscription « Marie est mon nom : quiconque me jettera, jamais ne me relèvera ».

(4) Le pèlerinage possédait des terres ; par exemple, il en avait deux pièces à Séné qui furent achetées nationalement par un huissier de Vannes en 1791. Beaucoup de maisons de Josselin lui étaient arrentées, ce qui veut dire que leurs propriétaires lui payaient une rente annuelle fixe.

que les Pèlerins trop nombreux y campaient en plein air, faute d'abri dans la cité (1).

Ce qui leur donnait surtout un relief singulier, c'était *la Procession* magnifique qui s'y déroulait toujours. Voici la description que le P. Isaac en donne au XVII^e siècle.

« Marchaient d'abord six compagnies de bourgeois et ha-
« bitants de la ville et des faubourgs commandés par un gen-
« tilhomme, puis une compagnie de deux ou trois cents Léo-
« nais demeurant à Josselin pour apprendre le français et
« faire le commerce. Ils étaient vêtus de bleu, bonnet sur la
« tête, gland sur l'oreille, avec leurs *chuppenns* et leurs grandes
« chausses à la Suisse, l'épée au côté et la hallebarde en main,
« commandés par un bourgeois. Entre ces compagnies de
« Josselinais et celle de ces Bas-Bretons, un homme coiffé et
« vêtu à la turque rendait ses hommages à celle qui est aussi
« bien la dame de l'Empire Ottoman que de l'Empire chré-
« tien. Venait ensuite une troupe de vierges innocentes dont
« plusieurs choisies parmi les pensionnaires des Ursulines ;
« d'autres filles y figuraient les trois Maries, une autre la
« princesse Ursule couverte d'un manteau royal à franges d'ar-
« gent, accompagnée de deux petits anges faisant l'office de
« pages, et suivie de ses onze milles filles d'honneur. Celle qui
« la représentait en conduisait à la vérité beaucoup moins.
« Le clergé régulier et séculier, le corps de Justice, une bande
« nombreuse de pèlerins de Saint-Jacques relevaient encore
« l'éclat de cette procession, qui s'avançait majestueusement
« au concert des tambours, des trompettes, des violons, des

(1) La place de ces campements en plein air est toujours connue. Celle que les pèlerins du pays *Pourlette*, c'est-à-dire Guémenois, occupait traditionnellement, s'appelle le *Camp des mille-boutons*.

Les Pardons étaient en ce temps-là celui des trois jours de la Pentecôte (Dimanche, lundi et mardi), et celui de l'Assomption.

« bombardes, des musettes du Poitou et recevait en chemin « plusieurs salves de mousqueterie. Quatre prêtres revêtus « d'aubes et de dalmatiques portaient l'image de N. D. sur « un brancard richement orné. Elle était accompagnée de « quatre filles parées qui portaient des cierges blancs à la « main. Il y avait des assistants des neuf évêchés de Bre- « tagne, et même des extra-provinciaires. Comme une grande « partie des cinquante-deux paroisses du comté de Porhoët « accourait avec empressement à cette grave et joyeuse solen- « nité, l'on y comptait trente et quarante bannières, outre « plusieurs membres de diverses confréries portant des torches « vertes, jaunes et rouges, chacune de dix-huit pieds de hau- « teur et du poids de 100 livres ».

J'ai voulu retranscrire tout ce passage du P. Isaac, malgré sa longueur, pour attirer l'attention, et parce que, étudié de près, il fournit des renseignements, que quelques-uns trouveront très utiles, sur l'histoire de Bretagne, les costumes, les traditions, les mœurs du pays à la fin du XVII[e] siècle.

Malheureusement, toute cette magnificence disparut sans retour dans la **tourmente révolutionnaire.**

D'abord cela commença par les inventaires et la suppression de trois paroisses de Josselin, Sainte-Croix, Saint-Nicolas et Saint-Martin qui furent annexées à Notre-Dame en 1790. Puis vinrent les confiscations des propriétés religieuses, le serment schismatique imposé à tous les fonctionnaires publics et plus particulièrement aux prêtres qui, l'ayant refusé, furent dépouillés de tous leurs biens, chassés d'abord à dix lieues de leur résidence et finalement au mois de septembre 1792 obligés de s'expatrier.

Le curé de Josselin, *M. Allain,* prêtre intelligent et vénérable, qui en 1789 avait été député aux Etats Généraux, passa de Paris en Angleterre sans pouvoir faire ses adieux à

ses paroissiens. On essaya de le remplacer par un jureur nommé *Taillard,* homme méprisable, assisté de vicaires qui lui ressemblaient et qui, après un an de scandale, se déprêtrisa complètement. C'était au commencement de 1794, le 23 janvier. Alors toutes les églises furent légalement désaffectées, le culte de la Raison pénétra dans le sanctuaire de N.-D. du Roncier, et son image miraculeuse, outragée, fut brûlée par des misérables soldats. A peine put-on en sauver quelques débris.

Déjà depuis longtemps l'église avait été dépouillée de toutes ses richesses, de ses croix, de ses calices, de ses ostensoirs, de toute son argenterie expédiée à Paris ou à Nantes, de ses ornements vendus à l'encan, du magnifique grillage en cuivre qui fermait le chœur avec le chandelier à sept branches qui le surmontait. Tout fut descellé, brisé, et avec les cloches, descendues et réduites en morceaux, expédié au loin pour les fabriques de canon. Ce qui indigne bien plus encore que le vol, c'est le raffinement d'impiétés et l'ordurière grossièreté avec lesquelles il s'accomplit. On s'acharna sur le tombeau de Clisson, il n'y eut que la chaire, œuvre de Roussin, un ouvrier du pays, qui fut respectée (1).

Alors l'église de Notre Dame servit de magasin à fourrage et, en 1794, les Bleus y battaient les moissons qu'ils avaient rapinées chez les paysans insurgés (2).

---

(1) La Chaire de Carnac, faite par le même ouvrier, est presque absolument semblable. Je ferai remarquer qu'à Carnac le grillage du chœur existe encore et qu'il doit rappeler celui de N.-D. du Roncier ; il est du XVIII[e] siècle. La grille en fer forgé du chevet de la Cathédrale de Vannes, à l'entrée de la Chapelle N.-D. de Pitié, sortit des mêmes ateliers Josselinais en 1776.

(2) La tradition, d'accord avec les documents, s'en est très bien conservée, et les fermiers des *Ferrières* en Bignan racontent encore que ce fut là que se battit leur récolte volée au mois de septembre 1794, après l'affaire du Colédo.

Au moins sera-ce une consolation pour les Josselinais de savoir qu'à de très rares exceptions près tous ces hommes de sang et de pillage étaient des étrangers, aux noms parfois exotiques et maintenant disparus. Leurs pères, au contraire, protestaient avec une foi digne d'admiration ; mais leurs appels se perdaient dans la tourmente, et la tourmente ne tomba qu'en 1801.

CHAPITRE V

Le Pèlerinage au XIX^e^ siècle. - Le Couronnement de 1868. - Processions d'aujourd'hui.

M. Allain, revenu d'Espagne, fut le premier curé concordataire de N.-D. du Roncier. Il n'occupa sa place que peu de temps et Mgr de Pancemont l'appela près de lui à Vannes comme Vicaire général. Il n'a eu que cinq successeurs en 128 ans ; M. Caradec, M. Mainguy, M. Le Blanc, M. Simon, M. Lanco. C'est M. Mainguy qui eut l'initiative du couronnement. M. Simon entreprit les restaurations actuelles, M. Lanco les continue actuellement et à eux trois ils résument, ou à peu près, tout ce qui s'est fait durant le XIX^e^ et les premières années du XX^e^ siècle pour le pèlerinage de Notre-Dame du Roncier.

Le vénérable **M. Mainguy,** qui exerça le ministère à Josselin pendant cinquante ans et ne l'exerça pas ailleurs, adressait en janvier 1868 à Mgr Bécel, évêque de Vannes, une touchante supplique dans laquelle il racontait la longue et glorieuse histoire de la Vierge de Josselin et, évoquant les désirs des quarante-cinq années de son sacerdoce passées auprès d'Elle, avec ceux de son peuple, des prêtres, des fidèles du diocèse et de la province, sollicitait pieusement qu'elle fût enfin couronnée.

Le 31 mars 1868, à la demande de Mgr Bécel, Pie IX publiait un Bref qui l'autorisait **et le couronnement** eut lieu le 8 septembre de la même année.

Il y eut un triduum préparatoire. L'Evêque de Vannes déposa lui-même la couronne sur la tête de N.-D. du Roncier.

Mgr Nogret, un Josselinais, évêque de Saint-Claude (1), l'assistait avec Dom Cyprien, Abbé de la Trappe de Thymadeuc.

La fête ne manqua ni d'enthousiasme ni d'éclat, et plus de 25.000 pèlerins y accoururent (2).

Voici comment dans le *Journal de Rennes*, M. Ropartz la décrivit :

« C'était un spectacle à la fois gai et touchant de voir de « loin les processions des paroisses voisines, croix et ban- « nières en tête, se dérouler à travers la lande et émerger des « chemins creux. Nous avons compté vingt et quelques croix, « autant de bannières. Quand on pénétrait dans la petite « ville, le spectacle était plus étonnant encore. Toutes les « maisons de la pittoresque cité étaient ornées et pavoisées, « quelquefois avec un goût parfait, toujours au moins avec « un dévouement naïf. Il n'y avait pas dans les plus petites « ruelles une échoppe qui n'étalât à son étroite fenêtre une « sainte image entourée de guirlandes et de verdure semée de « fleurettes bleues et blanches.

« Les processions des paroisses débouchaient de tous côtés « à travers ces rues en fête et se dirigeaient vers l'église « Notre Dame. C'est de là qu'à neuf heures est partie une « procession magnifique précédant la couronne et la statue « portées sur deux riches brancards par des prêtres en habit de « chœur. La statue était revêtue selon l'usage antique d'un « ample manteau de drap d'argent ; des broderies d'or rele- « vées en brosses figuraient des lis encerclés de ronces » (3).

« Près de l'antique chapelle du Prieuré de Saint-Martin

(1) Mgr Nogret naquit à Josselin d'une famille originaire de Buléon.
(2) Il y avait 21 paroisses en procession.
(3) Caro, *Le Couronnement de N.-D. du Roncier*.

« un autel grandiose avait été dressé. Mgr l'Evêque de Saint- « Claude y célébra la messe pontificale... et dans un éloquent « discours rappela les gloire de Marie Immaculée. Puis « après la messe Mgr l'Evêque de Vannes, délégué par le « Souverain Pontife, récita les prières de la bénédiction et plaça « la couronne sur le front de la statue miraculeuse... Alors « le *Magnificat* jaillissant des lèvres et des cœurs porta « jusqu'aux pieds de la Vierge l'hommage de tous ses enfants.

« La fête du soir continua dignement les splendeurs de « cette belle matinée. Une seconde procession, s'organisant « comme le matin, promena la Vierge couronnée dans les « principales rues de la ville (1).

« Rien n'était pittoresque comme le parcours de la pro- « cession le long de l'Oust. Sous les magnifiques murailles « du château qui donnaient au tableau un fond incomparable, « le reflet des bannières dans l'eau, la foule groupée sur « toutes les hauteurs, les grands drapeaux aux couleurs de « la Vierge et aux armes de Rohan flottant sur les murs, tout « cela faisait un ensemble dont la grandeur et la véritable « majesté frappaient tous les esprits comme tous les yeux (2).

« Au bord de l'Oust s'élevait un élégant reposoir. Les « prélats y prirent place près de la statue miraculeuse et « Mgr Bécel, résumant les impressions de cette grande « journée, adressa ses remerciements à tous ceux qui avaient « coopéré à la grande œuvre du couronnement (3).

« Le soir, une illumination générale embrasait le château « et la ville (4) ».

Ces citations ne sont pas courtes, mais elles permettent au

(1) M. Nicol, *Notre-Dame du Roncier*.
(2) Ropartz, *loc. cit.*
(3) M. Nicol, *Notre-Dame du Roncier*.
(4) Ropartz, *loc. cit.*

lecteur d'abord de comparer les fêtes d'aujourd'hui avec celles d'autrefois comme le P. Isaac les a dépeintes, et en second lieu de se faire une idée à peu près complète de ce que sont maintenant les cérémonies du 8 septembre à Josselin. Car, dans ce pays où les choses ne changent guère, l'anniversaire du couronnement en ramène pour ainsi dire l'éclat. Mettez seulement dans ce tableau aux traits un peu larges le bruit et le mouvement de la foule en fête, une foule bigarrée, mais aux costumes surtout français ; représentez-vous les dévotions individuelles des pèlerins qui, le chapelet à la main, déambulent, font le tour de l'église, puisent de l'eau à la fontaine (1), s'agenouillent devant l'image vénérée et baisent son manteau aux quatre coins ; entendez les plaintes et les prières des mendiants et surtout n'oubliez pas le hoquet des Aboyeuses qui trop souvent passent, — et vous aurez vu le 8 septembre à Josselin (2).

---

(1) *La fontaine de N.-D. du Roncier* qui date de 1675 se trouve en dehors de l'enceinte de la vieille cité, dans l'ancienne paroisse de Saint-Nicolas et sur le chemin qui conduit directement de la ville au Mont-Cassin. C'est une vieille construction du XVII[e] siècle, qui n'a rien d'artistique. Comme dans tous les Pardons bretons, les pèlerins y vont boire de l'eau que des pauvres généralement leur offrent ; ils s'y lavent aussi quelquefois la figure et les mains. On y conduit toujours les *Aboyeuses*, lorsque leur crise s'est calmée après le baisement des reliques de Notre-Dame, et on leur fait boire de l'eau.

Quelques travaux exécutés par M. Simon ont, sans changer l'aspect primitif de la fontaine, rendu plus faciles son abord et son usage.

(2) Chaque année le pardon attire une multitude de pèlerins de plus en plus considérable. En 1935, le cardinal Verdier, archevêque de Paris présidait le pèlerinage, le R. P. Padé, O. P. Provincial de la maison de Paris, le prêchait. On n'y compta pas moins de 50.000 pèlerins.

Le 8 septembre 1943, jour du 75[e] anniversaire du Couronnement, malgré l'absence de moyens de communications et les difficultés de l'occupation, l'affluence fut encore plus grande.

CHAPITRE VI

La Restauration de l'Eglise.

Après que Notre-Dame du Roncier fut couronnée, il restait à embellir son sanctuaire. M. Simon s'en chargea.

Il était grand temps qu'on l'entreprit, non seulement parce que le monument du XV[e] siècle avait été défloré par d'exotiques apports de Renaissance, non seulement parce que, dans le chœur amoindri, des ouvriers sans goût avaient caché derrière des boiseries sans caractère quelques-unes des parties les plus curieuses de l'édifice, mais encore parce que la statue miraculeuse occupait une place trop humble et que colonnes et piliers des nefs, fléchissant sous le fardeau des voûtes, menaçaient de s'écrouler.

Dès 1885, et presque au lendemain de l'arrivée de M. Simon, le travail de restauration commença (1).

Le grand carré central a retrouvé sa solidité première.

Une voûte en bois plus légère et plus élégante a remplacé l'ancienne.

Plus de ces grilles monumentales, qui, bien qu'en fer forgé, n'étaient que des clôtures ; mais à l'entrée du chœur surbaissé une table de communion, une vraie table, en granit riche et commode.

On a jeté bas toutes les stalles encombrantes, et le chœur a repris son ampleur d'autrefois avec ses sculptures et ses ornements.

---

(1) Il fut exécuté sur les plans de MM. René Ménard et Libaudière, architectes à Nantes.

Le maître-autel en granit de Lannion et marbre de Carrare est sorti des ateliers de Hernot.

La grande verrière, qui répand sur lui le miroitement de ses riches couleurs, raconte l'histoire de la Sainte Vierge, et la famille de Rohan, qui l'a donnée, a voulu, en y mettant les portraits de quelques-uns de ses membres, qu'elle racontât aussi la sienne. Elle est de Champigneulles de Paris (1).

Dégagées, les vieilles chapelles de Sainte-Catherine et de Sainte-Marguerite ont reparu. Celle-ci retournée aux héritiers de Clisson, les princes et ducs de Rohan, reprend peu à peu son antique parure ; le petit oratoire du Connétable est toujours là dans sa grâce primitive ; et, pour que tous les souvenirs qui rappellent le grand homme de guerre soient réunis, on y a transporté son tombeau.

Quant à la chapelle Sainte-Catherine, elle est devenue celle du pèlerinage. Complètement transformée, mise en communication avec l'église et le chœur, ajourée, voûtée, dallée, ses murs recouverts de peintures sans lourdeur, elle abrite maintenant l'autel de N.-D. du Roncier. Cet autel est en style du XV[e] siècle, en pierre blanche des Charentes, svelte et décoré avec goût comme il convenait pour porter la

(1) Les *autres verrières* de l'église se distinguent en *verrières nouvelles et verrières restaurées* :

Verrières nouvelles. Toutes celles du *bas-côté nord* sont *neuves*, et, sauf une, sortent des ateliers de Hucher du Mans ; ce sont en partant du bas : *le baptême de N.-S. J.-C,, le Sauvetage des débris de la Statue, les premières Aboyeuses* (pas de Hucher), *la découverte de la Statue, le premier miracle de N.-D. du Roncier*.

Au *bas-côté sud* les verrières neuves sont : *saint Michel, sainte Cécile*, aussi de Hucher, *le Couronnement de Sainte Anne et enfin dans la chapelle Sainte-Marguerite : le martyre de sainte Marguerite, Olivier de Clisson et Marguerite de Rohan* (de Lavergne).

Verrières restaurées par Hucher. Il y en a trois, toutes au *bas-côté sud* : ce sont des galeries de saints vénérés dans le pays avec quelques patrons de donateurs.

statue miraculeuse. La Vierge trône là désormais tout au-dessus de l'autel qu'elle domine, ayant à sa droite et à sa gauche deux anges qui chantent sa gloire et les statues de saint Dominique et de saint François, deux grandes célébrités mariales, qui invitent à la prière. Tout cet ensemble parfaitement conçu est de M. Vallet, l'habile sculpteur de Nantes.

Des sacristies nouvelles ont été construites. Elles voisinent avec la tour monumentale qui s'élève au chevet de l'église.

Et pendant que le vieux sanctuaire de N.-D. du Roncier retrouve sa beauté première, le château son voisin reprend lui aussi sa splendeur d'autrefois ; et toujours comme au temps de Clisson et de Guéthenoc, et en grande partie du moins à cause des mêmes libéralités, l'histoire est associée et de la demeure seigneuriale et de la maison de la Vierge Marie.

* * *

Tous ces travaux étaient bien avancés déjà, quand, le 7 septembre 1891, à l'occasion du Jubilé épiscopal de Mgr Bécel, fut inauguré le titre de **Basilique mineure** octroyé par S. S. Léon XIII à l'église de Notre-Dame du Roncier (1).

Deux ans plus tard arrivèrent les **noces d'argent** du couronnement, 8 septembre 1893. La veille, 7, la basilique rajeunie reçut des mains de Mgr Bécel une consécration, qu'elle n'avait pas encore obtenue (2), et la statue miraculeuse prit, au soir de ce jour, sa place définitive dans l'antique chapelle Sainte-Catherine devenue la sienne. — Un grand pèlerinage que l'on estima à 40.000 personnes (3) et que présidèrent

(1) Bref du 12 avril 1891.

(2) L'autel où la Sainte Vierge repose fut consacré par Mgr Trégaro, évêque de Séez, et morbihannais.

(3) Il y eut 37 paroisses en pèlerinage.

NN. SS. de Vannes et de Séez, accourut le lendemain de tous les points du pays. Jamais pareille affluence ne s'était vue à Josselin et ne s'est vue depuis.

Le 1er juillet 1894, S. S. Léon XIII approuvait un **office** particulier de N.-D. du Roncier : office propre du Bréviaire, messe propre, avec fête spéciale fixée au IIe Dimanche après Pâques (1). On l'inaugura le 28 avril 1895.

Ce n'est donc pas seulement une restauration matérielle que M. Simon, le curé architecte de Josselin, a commencée ; il a fait plus et mieux pour la Madone vénérée dont il avait la garde.

Aussi, tous nos évêques ne cessent-ils de témoigner leur bienveillance pour le vieux sanctuaire et honorent-ils de leur présence ses Pardons et ses Fêtes. Les pèlerinages paroissiaux se sont multipliés : Vannes a eu le sien ; les communautés religieuses, le petit séminaire de Ploërmel (2), les congrégations et œuvres de toutes sortes du diocèse et des diocèses voisins sont venus s'agenouiller devant la Vierge.

C'est à Josselin, en 1904, dans le mois de novembre, que le premier des **Congrès marials** Bretons a tenu ses assises.

Que N.-D. du Roncier garde toujours le Porhoët et la Bretagne entière !

---

(1) Cette fête est de rit double de 1re cl. pour le clergé de Josselin et double majeur seulement pour le reste du diocèse (Bref du 1er juillet 1894).

(2) Le petit séminaire de Ploërmel continue de venir en pèlerinage chaque année le mardi de la Pentecôte.

APPENDICE

Mgr Simon, nommé protonotaire apostolique en récompense des longs et importants travaux qu'il avait accomplis, au cours de ses 35 années de pastorat, mourait le 16 juillet 1920.

Ses derniers travaux avaient été la restauration de la Fontaine de N.-D. du Roncier en 1906 et la transformation de la vieille chapelle Saint-Martin, qui fut témoin du Couronnement de N.-D. en Loggia du pèlerinage, fin 1911.

La Loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat votée en 1905, l'avait contraint d'interrompre les travaux de la nouvelle tour ; la guerre de 1914 allait lui interdire d'achever son œuvre.

***

Elle fut vaillamment reprise par son successeur, M. Lanco.

La vieille tour massive qui masquait si malencontreusement la chapelle de Notre Dame avait été maintes fois condamnée à mort par les vœux du Conseil de fabrique et le sentiment unanime de la population. Elle était pourtant toujours debout, coupant en deux la nef nord.

D'accord avec l'autorité municipale, M. Lanco entreprit résolument de la jeter à terre. Puis avec le concours de M. René Ménard, architecte de la basilique, il releva le mur et les pignons du bas côté nord, érigea en bordure de la nef deux gracieuses chapelles, dédiées l'une à saint Joachim et sainte Anne, l'autre à saint Joseph et refit les voûtes dans le style du XVIe siècle comme les autres voûtes de la basilique.

La nef du pèlerinage prenait dès lors toute son ampleur et son élégance.

Dans la nouvelle tour, construite au chevet de la basilique, il installa les cloches et un bourdon de plus de 5.000 kil. qui devait prêter sa voix puissante aux grandes solennités du pèlerinage.

Sous le mur du transept de cette même nef, M. le chanoine Lanco, éleva un tombeau à la mémoire de son vénéré prédécesseur et quelque temps avant sa fin, qui devait arriver le 19 seprembre 1931, il fit percer une porte gothique au bas de la nef pour donner accès à un baptistère monumental qu'il n'eût pas le temps d'achever.

Inhumé dans la basilique, la paroisse lui a construit un monument face à celui de son prédécesseur, les unissant tous les deux dans un sentiment d'unanime reconnaissance.

***

A la mort de M. le chanoine Lanco, le gros œuvre de restauration de la basilique était très avancé. Il s'est continué par l'aménagement intérieur du sanctuaire.

Ce fut, en 1932, la réfection de la grande baie du transept nord et la pose de la magnifique verrière, offerte par le duc de Montmorency-Périgord, en souvenir de son épouse Anne de Rohan-Chabot. Elle est l'œuvre de M. Grüber, maitre-verrier à Paris. Remarquable par sa composition et son coloris, elle représente le courage dans la bataille. Des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament illustrent ce thème, avec, au centre, le médaillon de sainte Anne ; au-dessous, le portrait des deux donateurs et les armes de leurs familles. Mgr Tréhiou, évêque de Vannes, bénit ce vitrail le soir du 7 septembre de cette année.

Un peu plus tard, deux autres vitraux, sortis de maison Mauméjean, figurant, le 1er, la Nativité de N. D. et le 2e, son mariage, prenaient place dans les chapelles latérales.

Pour achever la parure de la nef de N. D. il manquait encore une fresque à dessiner dans la partie nue au-dessus du grand arc

qui ouvre l'entrée du chœur. Ce fut l'œuvre de M. Paul Lemasson, de Nantes, accomplie en août 1943.

Il y a représenté avec un rare bonheur la scène historique de Beaumanoir venant avec ses chevaliers prier N.-D. du Roncier dans son église avant de partir combattre les Anglais au Chêne de Mie-Voie.

Le tableau, dans sa fraicheur première, produit une impression frappante de puissance et de vie.

***

Il fallait aussi doter la basilique d'un éclairage moderne.

Des candélabres en fer forgé, dessinés par M. Ménard et œuvrés par un habile ferronnier de Josselin, représentent des ronciers en fleurs. Placés entre les colonnes de la nef centrale, ils répandent dans tout le vaisseau, une lumière discrète et sagement distribuée. Des projecteurs complètent l'éclairage des autels pour les grandes circonstances. L'installation a été faite par la Maison Etourneau, de Nantes.

En 1934, les orgues furent restaurées à leur tour par M. Kœnig. Par suite d'une heureuse compréhension de l'instrument, l'organier l'enrichit de nouveaux jeux, tout en lui conservant son caractère propre et ses jeux anciens.

La tribune, le tambour, les grandes portes ont été refaits en 1936 et le grand vitrail des orgues en 1937.

Avec l'autel du Sacré-Cœur et les confessionnaux l'ameublement se trouva terminer.

***

Reste la flèche à jour qui doit porter, à 66 mètres dans le ciel, la confiance et l'amour des Josselinais et des pèlerins pour Notre Dame. C'est une grande œuvre à réaliser. Mais nous avons l'as-

surance que, par leurs générosités jamais démenties, les populations du Porhoët voudront en obtenir un jour prochain l'achèvement.

Le 8 septembre 1943, en la fête du 75e anniversaire du Couronnement, Mgr Le Bellec, évêque de Vannes, en présence de S. E. l'archevêque de Rennes, Mgr Roques et de l'évêque de Quimper, Mgr Duparc, en lançait l'idée et, le mois suivant, la pierre arrivait et les ouvriers en commençaient la taille.

Le projet de cette flèche a pour auteur M. René Ménard, l'architecte attitré de la basilique.

Daigne Notre-Dame du Roncier bénir et couronner cet audacieux projet entrepris en temps de guerre, pour sa plus grande gloire !

DEUXIÈME PARTIE

Histoire abrégée du Château de Josselin

CHAPITRE I

Fondation.

Le château de Josselin fut fondé au commencement du XIe siècle par le vicomte **Guéthenoc** (1).

C'est aux environs de l'an 1008 qu'abandonnant son domaine de Château-Tro (2) en Guilliers, il vint s'établir dans la vallée de l'Oût, attiré sans doute par la forte situation des rochers qui la dominent, et sollicité peut-être aussi par la réputation grandissante du pèlerinage de Notre-Dame du Roncier.

L'acte de fondation, très chétien comme tous ceux de cette époque, se trouve au Cartulaire de Redon. Guéthenoc y déclara prendre le Christ pour suzerain du château qu'il allait édifier, et s'engage à payer aux moines de Redon une rente annuelle.

(1) Rapprocher ce nom Guéthenoc de Guéhenno ou Guéhennoc, comme on écrivait encore fréquemment au XVIIIe siècle. (Guéhenno est aujourd'hui une paroisse du canton de Saint-Jean-Brévelay); le rapprocher aussi de Ker-Guéhennec : Kerguehennec est un château de la paroisse de Bignan, canton de Saint-Jean-Brévelay). Il a jusqu'à la Révolution appartenu, non sans interruption toutefois, aux Rohan. Le château tel qu'il est actuellement succède à un édifice beaucoup plus ancien situé au S.-O. du château d'aujourd'hui, et qui semble avoir été plutôt une forteresse.

(2) Les ruines du Château-Tro subsistaient encore au XVIe siècle et contenaient 3 journaux de terre.

Il n'acheva pourtant pas son œuvre, et ce fut **Josselin I**, son fils, qui y mit la dernière main en lui donnant son nom, ainsi qu'à la petite ville qui se forma à son abri. Dès lors ses propriétés s'étendirent, la propriété du pays se développa (1).

Malheureusement cela ne dura guère ; et, cent ans plus tard, durant la guerre terrible que soutint **Eudon II de Porhoët** contre Henri II d'Angleterre, tout disparut, ville et château, dans une ruine universelle.

Eudon II, vicomte de Porhoët, avait épousé Berthe, fille de Conan III, duc de Bretagne, laquelle d'un premier mariage avec Alain de Penthièvre avait eu un fils Conan IV. Il existait de plus un bâtard de Conan III, Hoël. Or, lorsqu'en 1148 le vieux duc mourut, Conan IV n'avait que sept ou huit ans, et Hoël ne pouvait aspirer à la dignité ducale ; toute la Bretagne reconnut donc le vicomte de Porhoët, sauf le Comté nantais qui se donna au bâtard Hoël. Eudon n'eut pas grand'peine à se débarrasser de son compétiteur, non plus que de Conan, qui, lui aussi, entra en lutte et fut obligé de se réfugier en Angleterre. Mais alors Henri II se jeta dans la mêlée, et de féodale qu'elle était, la guerre devint nationale. Tout ce qui était Breton, à partir de ce moment, 1155, se rangea autour du vicomte de Porhoët. Vingt ans il mena la lutte contre l'étranger d'Angleterre : deux fois assiégé dans son château de Josselin, quatre fois exilé en France, sa fille Alix souillée par cette brute qu'était Henri II, toujours battu, jamais vaincu, il incarna notre race pauvre et chétive, se débattant contre la tyrannie puissante, et il lui mit au cœur des sentiments de haine qui ne se sont éteints jamais.

Le château et la ville de Josselin furent pris par Henri II

(1) Videns regnum ejus multiplicatum, non solum castellum, sed etiam omne regnum suum undique esse amplificatum (D. Morice, *Preuves*. I. 399).

en 1168 et 1171. Tout y fut détruit, rasé, emmené prisonnier : il paraît que le roi d'Angleterre sema du sel sur les ruines. Et pourtant deux ans après, 1173, Eudon malgré tout réussissait encore à relever son castel féodal ; la ville de Josselin ressuscita (1).

(1) Eudon, comme Judicaël, est oublié dans la Bretagne entière. Comment ne songe-t-on pas à élever un monument quelconque sur une place publique de Josselin à cet homme qui est une des plus fières gloires de notre nationalité !

Il fut peut-être inhumé dans la chapelle en ruines du vieux Prieuré de Saint-Martin.

CHAPITRE II

Château du XIII^e^ siècle. - La Guerre de Cent Ans.

Ce château dura jusqu'au Connétable de Clisson, c'est-à-dire pendant tout le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle, et encore Clisson n'aurait-il fait que le fortifier davantage, sans en faire disparaître les parties principales. Il reposait probablement sur les assises jetées par Guéthenoc, citadelle puissante faisant pour ainsi dire corps avec le roc lui-même et suivant capricieusement toutes les sinuosités. Ainsi le trouva la guerre de Cent Ans, durant laquelle il joua un rôle considérable sous les deux principaux hommes de guerre qui l'occupèrent alors, **Jean de Beaumanoir** et **Olivier de Clisson.**

Le nom de **Jean de Beaumanoir** évoque le souvenir de la bataille des Trente, celui de **Clisson** toute une glorieuse épopée.

La **bataille des Trente** se livra le samedi 26 mars 1351 (1).

C'est la bataille de Jean de Beaumanoir, le héros qu'elle illustra le plus ; mais il faut bien dire que ce nom ne fut pas toujours aussi bien connu dans le pays, car l'oncle de Jean, Robert de Beaumanoir, avait eu six ans auparavant une bien mauvaise journée aux environs de Josselin, quand, le 17 juin 1345, Thomas Dagworth et les partisans de Montfort le battirent cruellement dans la **lande de Cadoret** (2).

---

(1) La date du 27 mars inscrite sur la colonne commémorative est fausse.

(2) *La lande de Cadoret*, à 8 kilomètres environ au N.-O. de Josselin sur les bords de l'Out, et dans la paroisse de Lanouée (actuellement les Forges).

Le neveu vengea l'oncle dans la lande de Mi-Voie.

La lande de Mi-Voie est ainsi appelée, parce qu'elle se trouve à peu près à moitié chemin entre Josselin et Ploërmel ; et ce fut une rencontre célèbre, une sorte de duel épique qui s'y livra à la veille du 4^e^ dimanche de Carême entre trente chevaliers bretons et trente chevaliers anglais.

Pourquoi ? Parce que les Anglais, maîtres de Ploërmel, prélevaient sur les campagnes où ils dominaient des rançons annuelles qu'il fallait payer sous peine aux habitants d'être saisis et jetés dans les fers (1). « C'était donc grand péché, comme disait Beaumanoir qui commandait Josselin, de tourmenter les pauvres paysans qui sèment le blé » ; et, plein de piété et de colère (2), le Breton alla provoquer chez lui Bembro qui commandait à Ploërmel, et il fut décidé que l'on entrerait en lice (3).

Jean de Beaumanoir choisit trente chevaliers des meilleures familles de Bretagne, qui, le jour venu, se confessèrent, communièrent et entendirent plusieurs messes (4).

Robert Bembro ou Brambroch prit pareillement trente combattants : 20 Anglais, 6 Allemands et 4 Bretons du parti de Montfort, qui « entendirent messe » aussi, mais sans communier, semble-t-il. Ils arrivèrent les premiers dans la lande du rendez-vous, au pied d'un chêne où ils attendirent.

---

(1) Une trêve avait été pourtant signée, mais elle ne liait que les Bretons trop consciencieux, les Anglais n'en tenaient aucun compte.

(2) Cette *bataille des Trente*, comme on l'appela toujours au Moyen-âge, fut donc amenée par un motif d'humanité et de justice.

(3) Il fut convenu qu'il y aurait *combat à volonté* : trente de chaque côté, montés à leur guise et armés comme ils le voudraient. Lorsque la bonne nouvelle de la bataille fut annoncée par Beaumanoir à ses soldats, ils en remercièrent la Sainte-Vierge.

(4) Ces « plusieurs messes » entendues donnent lieu de croire qu'elles furent dites dans l'église de N.-D. du Roncier, ce qui est d'ailleurs la tradition.

Et quand les Bretons furent arrivés, écuyers, serviteurs, médecins, spectateurs en foule formant cercle reculèrent au large et le combat s'engagea.

Les principaux incidents en sont connus :

C'est Alain de Keranrais qui tue Bembro d'un coup de lance en plein visage.

C'est Beaumanoir blessé, exténué, mourant de soif, parce qu'il est resté à jeun à cause du carême, qui demande à boire, et Geoffroi du Bois qui lui crie : « Bois ton sang, « Beaumanoir, la soif te passera. »

C'est enfin Guillaume de Montauban qui se rue sur les Anglais rangés en *moncel*, les traverse, ouvre un chemin à ses compagnons qui s'y précipitent, et décide la victoire.

Les Anglais avaient perdu douze des leurs ; le reste demanda quartier et servit à orner le triomphe des vainqueurs, qui, le soir, les amenèrent prisonniers à Josselin.

Trois seulement périrent du côté des Bretons ; et, comme dit la chanson, « il n'eut point été Breton celui qui n'eût point « applaudi au retour des nôtres, vainqueurs et des fleurs de genêts « à leurs casques, celui qui n'eût point béni saint Cado, patron « des guerriers du pays, et chanté : Au paradis comme sur terre, « saint Cado n'a pas son pareil (1) ».

Olivier de Clisson (2) devint seigneur de Porhoët

(1) Le vieux chêne a disparu : mais une croix fut élevée au lieu du combat, que le gouvernement révolutionnaire lui-même prit sous sa protection et qui tient encore debout.

Auprès d'elle, sous la Restauration, on éleva un monument informe et presque ridicule qui s'appelle aujourd'hui la *Pyramide* : c'est, en effet, une pyramide en granit portant une vulgaire plaque de marbre sur laquelle on lit trente noms avec cette espèce de profession de foi qui ne signifie rien ici : Vive le roi longtemps, les Bourbons toujours. » Mgr de Bausset, évêque de Vannes, en bénit la première pierre le 11 juillet 1819.

(2) Olivier de Clisson naquit au château de Clisson, d'une vieille famille bretonne. Son père Olivier fut pendu aux fourches de

par l'échange qu'il fit de ses terres de Normandie pour Josselin et le Porhoët avec Pierre et Robert d'Alençon. En même temps il signait avec Charles V, roi de France, un traité par lequel il s'engageait à ne livrer ses acquisitions qu'à Sa Majesté française, au cas où le duc de Bretagne se déclarerait son adversaire. C'est audacieusement violer le droit et les coutumes de son pays ; mais cela valut au sire de Clisson le titre de *Lieutenant du Roi*.

Clisson, qui avait plus besoin de murailles solides que de logis confortable, poussa avec activité les fortifications de Josselin et leur donna une extrême puissance.

Le château devint une citadelle à neuf tours, avec un donjon énorme de 280 pieds de circonférence. Chacune des tours qu'il conçut comme un cylindre gigantesque était surmontée d'un toit robuste très incliné, et percée à chaque étage de deux fenêtres seulement pour les besoins de la défense. Des courtines les reliaient avec chemins de ronde, et il leur garda leurs créneaux et leurs mâchicoulis qu'il fit à arcs trilobés. Il n'en voulut pas pour les tours elles-mêmes. Des fossés couraient tout autour, larges d'une vingtaine de mètres, profonds d'une dizaine, sur lesquels il jeta pour unir son château à la ville un pont-levis solide défendu par deux tours. La ville, elle aussi, fut enceinte dans des murs élevés, avec seulement

Montfaucon par Philippe de Valois en 1343 ; sa mère était l'intrépide Jeanne de Belleville.

D'abord du parti des Anglais, il contribua à leur victoire d'Auray où fut tué Charles de-Blois en 1364, puis il passa au parti opposé, lui resta fidèle, et mérita le surnom de *boucher des Anglais*. Il se maria deux fois, d'abord à Béatrix de Laval de laquelle il eut deux filles : Béatrix, l'aînée, qui épousa Alain de Rohan, et Marguerite, qui devint femme de Jean de Penthièvre. Un second mariage l'unit à Marguerite de Rohan, veuve de Jean de Beaumanoir.

En 1370, il acquiert le Porhoët par contrat.

En 1380, il est nommé Connétable de France.

cinq portes ou poternes, des fossés ou contrescarpes, de manière que cité et citadelle unies formèrent un ensemble de construction militaire admirable au XV[e] siècle.

Le siège en fut cependant tenté une fois certainement, et peut-être même deux.

En 1393, Jean IV contraignit Josselin à se rendre. Clisson qui n'avait pas osé s'y maintenir s'était enfui à Moncontour, d'où il négocia pour la reddition de la place des conditions qu'il refusa d'ailleurs de tenir plus tard.

En 1407, Jean V profitant de l'agonie du vieux Connétable. serait venu, au dire de certains historiens, lui réclamer de l'argent qu'il aurait livré, afin de mourir en paix,

Ce qui paraît plus certain, c'est, à la mort de Jean IV, la tentative de Marguerite de Clisson. Mariée à Jean de Penthièvre en 1388, ardente et ambitieuse, la fille de Clisson convoitait la couronne bretonne pour son mari, et la disparition du feu duc lui parut une occasion bien favorable pour la saisir. Elle était alors à Josselin près de son père malade, dit-on ; elle vint le trouver qui souffrait durement sur son lit, lui exposa vaguement ses projets et enfin, les précisant davantage lui parla d'empoisonner Jean V. A ces mots, le Connétable bondit hors de sa couche, et se précipitant sur son épée, allait égorger l'imprudente femme quand elle disparut par le grand escalier du château. Mais dans sa course apeurée elle tomba, se brisa une jambe et resta depuis l'ambitieuse et intrigante *Marguerite la Boiteuse*.

Olivier de Clisson mourrut dans son château de Josselin le 23 avril 1407.

CHAPITRE III

Le Château du XVI[e] siècle.

L'homme de guerre qu'était le Connétable de Clisson avait fait du château une forteresse ; ses deux seigneurs **Alain VIII** et **Alain IX**, vicomtes de Rohan, la transformèrent en la demeure seigneuriale la plus riche et la plus élégante de toute la Bretagne. Pour cela, ils lui laissèrent du côté extérieur le cachet militaire qu'elle possédait, et lui donnèrent à l'intérieur la façade admirable qu'elle possède encore.

Cette œuvre superbe est aujourd'hui le corps de logis. Il n'a qu'un étage portant des combles avec 10 lucarnes à pinacles et dentelures à arcs-boutants. Les intervalles sont remplis à la naissance du toit par une galerie à jour qui est une merveille de granit sculpté, les motifs changeant entre chaque fenêtre. Le fond en est surtout formé par la devise des Rohan : « **A Plus** ». Onze colonnes coupent la façade, elles sont diversement modelées ; leur sommet porte des gargouilles immenses ; elles se terminent en déversoirs pour les eaux, et l'art est si bien ménagé dans tout cet ensemble que l'œil ne s'aperçoit pas d'abord de l'irrégularité de la construction. La façade est un peu courbe (1).

(1) Il y aurait une comparaison très curieuse à faire entre nos monuments bretons, châteaux et églises du XV[e] siècle et du XVI[e]. — Je voudrais surtout voir une étude sur l'architecture du château de Josselin et de la chapelle de Kernascléden qui sont du même temps, et où il y a des morceaux d'une ressemblance frappante. Kernascléden est d'Alain VIII de Rohan.

CHAPITRE IV

Le Château du XVI^e au XVIII^e

A partir des guerres de religion, **les Rohan,** propriétaires du château, le laissent dans une sorte d'abandon.

Ils sont devenus protestants pour un temps et y font tenir 2 synodes en 1563 et 1583. En 1590, **Mercœur** occupe solidement leur demeure-forteresse, d'où vainement le prince de Dombes essaya de chasser son lieutenant Saint-Laurent la même année.

Mais avec le règne de Louis XIII commence une campagne violente de la monarchie contre l'aristocratie, et **Richelieu** en 1629 (1) ordonna la démolition de quatre tours et du donjon élevé par Clisson. Le duc de Rohan, qui vivait à la cour, ignorait tout ce qui se passait ; et, s'il faut en croire les Mémoires du temps, c'est le Cardinal qui lui-même le lui annonça un beau matin : « Je viens, M. le duc, de jeter une boule dans votre jeu de quilles ».

Restèrent donc debout quatre tours, plus les deux du pont-levis, six en tout. Dans celle qui se dresse isolée aujourd'hui à l'extrémité de la cour d'honneur, on enferma les Anglais faits prisonniers à la bataille de Camaret, puis à celle de Saint-Cast en 1758. Dès lors on l'appela la **Prison** (2).

(1) Richelieu connaissait-il Josselin ? c'est possible, si, comme on le dit, il lui arriva de villégiaturer à Callac dans le voisinage.

(2) Les prisonniers de Saint-Cast, décimés par la maladie, y moururent en très grand nombre. Comme ils étaient protestants, on les enterra hors de la ville, au nord, sur la route du village de Bellevue, en un champ appelé encore aujourd'hui le *Champ des Anglais*.

En 1760, le duc de Rohan fit raser les deux tours attenantes au pont-levis, et il semble que ce soir là son dernier acte de propriété avant la Révolution.

Quand se produisirent les grands **bouleversements** de 1789, Josselin fut érigé en District, et les différentes administrations s'installèrent dans le château, d'ailleurs avec autorisation du duc qui ne s'était point expatrié et vivait à Paris.

Au mois de mai 1794, quarante prêtres du diocèse de Vannes se virent interner dans la *tour-prison*, où toutes les places étaient déjà prises, puisqu'à la fin d'avril on y comptait 112 détenus. Quelques-uns y restèrent jusqu'au 3 avril suivant.

A différentes époques pendant ces années de troubles on y incarcéra aussi des paysans insurgés, dont quelques-uns réussirent à s'échapper par la fenêtre la moins élevée ; d'autres n'en sortirent que pour aller à la guillotine (1).

Au mois de juillet 1795, une troupe de royalistes venant de Quiberon par Sarzeau, et formant ce qu'on a appelé *l'Armée rouge* (2), commandée par Tinténiac, essaya vainement de s'emparer du château et de la ville de Josselin. Elle disparut dans la direction de Coëtlogon, où elle remporta un succès, et des Côtes-du-Nord.

La demeure des Rohan resta ainsi dans une sorte d'état de délabrement jusqu'au milieu du XIX^e siècle où sa restauration fut entreprise.

(1) Par exemple les deux jeunes gens de Lanouée, Pierre Gargasson et Michel Ruello, qui furent exécutés comme anti-révolutionnaires le 1^er décembre 1793.

(2) Ainsi appelée à cause de la couleur des vêtements des soldats royalistes.

CHAPITRE V

Restauration au XIX^e siècle (1).

Le but particulier des travaux modernes semble avoir été de donner à la vieille forteresse féodale de l'agrément et de la grâce avec de la commodité.

Voilà pourquoi tout ce qui était militaire y a été laissé de côté, on ne s'est occupé que de l'œuvre d'Alain VIII et Alain IX.

Un vaste parc où un ruisselet tombe en cascade ajoute aujourd'hui grâce et fraîcheur à la sculpturale beauté du château des Rohan.

Ce n'est plus par des ponts-levis qu'on y entre (2), mais sous des portes très modernes bien que très moyenâgeuses d'aspect (3).

Il y a maintenant des pelouses savantes, des terrasses étagées avec élégance, de larges allées qui passent parmi des massifs d'arbres rares et le long de bosquets aux plantes exotiques. On a su tirer parti des ruines.

Les douves sont toujours là, mais remplies de fleurs, et des terre-pleins à la mode couvrent l'emplacement et du donjon et des tourelles. Évidemment l'étranger n'y pense guère, s'il

(1) D'après M. Baille, dans sa vie du *Cardinal de Rohan* l'entreprise de cette restauration aurait été suggérée par la *duchesse de Berry*, mère de Henri V, dans son voyage en Bretagne sous la Restauration.

(2) Le pont-levis détruit en 1760 est remplacé par un pont ordinaire jeté sur les douves. On a restauré seulement ce que le duc de Rohan avait laissé de ses deux tours.

(3) Il y a deux portes d'entrée : l'une au N. E. ; l'autre au N. O., celle-ci décorée d'une petite statue de Charles de Blois, un des ascendants du duc actuel.

n'est pas averti, et il se laisse captiver par le panorama coquet qui là-bas, dans la vallée de l'Oût, se déroule à ses pieds : la rivière qui zigzague, l'abbaye de Saint-Jean qui se baigne dans la verdure, les collines ondoyantes et la grise lande sauvage avec ses moulins à vent solitaires.

La grande cour intérieure n'existe plus, ce n'est désormais qu'une cour d'honneur au puits majestueux, et il faut de l'imagination pour se représenter au milieu des plates-bandes qui verdoyent sous le grand soleil, les immenses tours qui la dominaient, et, dans leur ombre parmi le sable foulé, de lourds chevaliers sur de lourdes montures s'essayant à la guerre.

Moulures et sculptures semblent d'hier ; tout y a été renouvelé et rajeuni. A l'intérieur c'est bien mieux encore.

Pour dire vrai, il n'y a que deux ou trois appartements qui intéressent l'étranger : la *Salle à manger*, très majestueuse par sa simplicité même, la seule ornementation de son blanc granit, de ses rares meubles de chêne et de sa grande statue équestre de Clisson (1) ; le *Salon*, qu'on appelle quelquefois et très improprement la Salle des Trente, avec une cheminée seigneuriale qui est peut-être la plus belle de Bretagne ; enfin la *Bibliothèque*.

Il y a encore le *grand escalier* qui conduit aux appartements privés de la famille ; et partout sur les tables, aux murs, mille choses et jusqu'à des bibelots qui rappellent les gloires du château ou celles des Rohan.

Mais ceci est l'affaire des guides.

(1) Œuvre de Frémiet.

TABLE DES CHAPITRES

LE PÈLERINAGE

I. La période légendaire.

Légende de N.-D. du Roncier. — Sa conformité avec les données de l'histoire. — Premières chapelles . . 3

II. La période historique.

Chap. 1. — Guéthenoc et l'église romane. — Clisson et l'église ogivale. — La guerre de Cent Ans 7
Chap. 2. — Saint Vincent Ferrier à Josselin. — Le protestantisme à Josselin. — La renaissance religieuse 11
Chap. 3. — Les aboyeuses. — Physionomie bretonne du Pardon 15
Chap. 4. — Le pèlerinage au XVII[e] siècle. — Processions d'autrefois. — La Révolution . . 20
Chap. 5. — Le pèlerinage au XIX[e] siècle. — Le couronnement de la statue. — Processions d'aujourd'hui. 25
Chap. 6. — La restauration de l'église 29
Appendice 33

LE CHATEAU

Chap. 1. — Le château primitif 37
Chap. 2. — Le château du XIII[e] siècle. — Combat des Trente 40
Chap. 3. — Le château transformé au XVI[e] siècle. . 45
Chap. 4. — Le château au XVII[e] et au XVIII[e] siècle 46
Chap. 5. — Le château restauré au XIX[e] siècle . . 48